

RÉPONSE A LA LETTRE PRÉCÉDENTE.

Paris, 4 novembre 1859.

Monsieur,

J'ai reçu; mais bien tard, votre lettre du 25 juillet dernier, en renfermant une autre destinée à la Société de Géographie; malheureusement la Société venait précisément d'entrer en vacances, de manière que j'ai eu le regret de ne pouvoir lui donner, sur-le-champ, connaissance de ces lettres et d'être contraint à attendre jusqu'au 21 octobre dernier. Je tenais à vous donner satisfaction sans aucun retard, puisque vous désiriez vivement que nos collègues ne fussent pas induits en erreur sur votre opinion au sujet de la pierre écrite du Grave Greek.

Ne vous étonnez point toutefois que cette opinion ait été mal présentée dans notre *Bulletin* de l'année dernière. C'est du regrettable D<sup>r</sup> Robert Walsh, l'ancien consul des États-Unis (récemment décédé) (1), que nous tenions le compte rendu de la séance de la Société ethnographique de New-York; ce respectable ami m'avait adressé les numéros du *New-York Advertiser* et de la *Gazette de Cincinnati*, où le compte rendu était consigné, et je n'ai rien fait autre chose que de l'extraire fidèlement. Rien ne portait la trace d'une communication faite aux journaux américains, par le

(1) Voyez sa biographie au *Journal des Débats*, du 28 juin 1859.

D<sup>r</sup> de Hass lui-même, comme vous le supposez ; ce n'est pas moi, ce sont ces feuilles qui vous ont prêté une opinion qui n'est pas la vôtre : et puisque vous réclamez aujourd'hui contre toute interprétation contraire au sentiment que vous avez embrassé, je m'empresse de reconnaître qu'il est de toute justice de le consigner publiquement, et je n'ai pas hésité un seul instant à proposer à la Société, dès sa première séance, d'imprimer au *Bulletin* votre réclamation *tout entière*, proposition qu'elle a adoptée immédiatement.

Permettez maintenant, précieux ami, de vous soumettre quelques-unes des réflexions que m'a suggérées votre lettre. Vous avez regretté avec raison qu'on ait dénaturé votre opinion au sujet de l'authenticité de la pierre écrite de Grève-Creek : je regrette, à mon tour, que vous m'ayez jugé capable de toucher à la mémoire du savant D<sup>r</sup> Morton, mémoire que je vénère autant que le font ses compatriotes eux-mêmes. Sa sincérité, sa véracité ne sauraient être mises en doute un seul instant : c'est un hommage que lui rend l'Europe comme l'Amérique. Le silence qu'il a gardé sur la *pierre écrite* qui nous occupe, ne saurait être interprété par personne comme une marque de partialité intéressée, et il peut avoir une tout autre cause comme j'aurai l'honneur de le dire.

Mais s'il n'est pas permis d'accuser le D<sup>r</sup> Morton d'avoir dissimulé à dessein l'existence de la pierre, il ne l'est peut-être pas davantage d'inférer de son silence, qu'il en a méconnu l'authenticité, qu'il en a dédaigné la valeur. Dans le premier cas, on insulte à sa mémoire ; dans le second, on abuserait d'une preuve

négative : on lui prêterait un sentiment qu'il n'a point exprimé ; or il faut se défier des arguments négatifs, le plus souvent ils prouvent peu ou rien, c'est ce qu'enseignent la logique, aussi bien que la saine critique.

On demande, il est vrai, la preuve de l'authenticité de la *pierre écrite* : mais n'est-ce rien que le récit naïf fait lors de la découverte en 1838, par l'auteur des fouilles ?

Pourquoi soupçonner d'infidélité le rapport fait par M. Henri R. Schoolcraft peu après la découverte ?

S'il est vrai que M. de Hass n'a apporté, comme vous le dites, aucun fait nouveau à l'appui de sa thèse en faveur de l'authenticité, il n'en résulte aucune présomption contraire ; qu'importe effectivement si les faits déjà connus suffisaient pour l'établir.

On alléguera peut-être qu'un fait de cette espèce a été observé pour la première fois. Mais c'est ce qui arrive à chaque découverte (1). Le genre humain a-t-il cessé et cessera-t-il jamais de chercher l'inconnu et de le découvrir dans les limites de ses facultés.

Mais ce fait est-il aussi étrange qu'il le paraît au premier abord, pour qu'on se décide, par ce *seul motif*, à le contester, à le rejeter comme faux et impossible ?

Nullement, rien de plus simple, selon moi, que de concevoir un navire africain passé d'un continent à l'autre, poussé par la tempête, ou par les vents alisés et d'autres vents de la région d'est : les exemples ne manquent pas, sans doute, et tout le monde en reconnaîtra la possi-

(1) La présence des ouvrages de l'homme au milieu des ossements des animaux antédiluviens, longtemps contestée, vient seulement d'être reconnue pour un fait authentique.

bilité. C'est la pensée qui s'est offerte à mon esprit, dès le premier jour, dès le moment où M. Eugène Vail m'a remis le dessin de la pierre en question (1), et quand, plus tard, M. Harlan m'en a donné l'empreinte que je possède, vos deux compatriotes n'élevaient pas le moindre doute sur la réalité de la découverte, toute récente alors. On en peut dire autant, je pense, du savant Schoolcraft, de M. Turner, de M. Townsend, du D<sup>r</sup> Clemens, de M. J. Alexander, à Londres, de M. Rafn, à Copenhague.

Maintenant, qu'un chef africain, débarqué en Amérique ou y ayant été jeté, non loin du 40<sup>e</sup> degré nord, ait habité sur les bords de l'Ohio; que l'étrangeté ou de son langage, ou de son costume, ait attiré l'attention des indigènes et l'ait fait considérer comme un personnage extraordinaire; qu'à sa mort on lui ait élevé un *tumulus*, comme il y en a tant d'autres dans cette vallée; qu'on l'ait enterré avec ses armes, avec ses insignes, avec cette *pierre* qu'il avait apportée de son pays, quoi de plus simple, et qu'y a-t-il dans ces circonstances qui soit le moins du monde invraisemblable? Enfin, qui autorise à nier, sans preuve aucune, la réalité du fait de la découverte, attesté par des témoins dignes de foi? Il ne faudrait pas moins qu'une impossibilité physique et une impossibilité morale pour contester cette découverte, telle qu'elle a été racontée au moment même où elle a eu lieu; or personne ne soutiendra que l'une ou l'autre n'existe. Vous-même, monsieur et ami, vous re-

(1) Voyez SECONDE NOTE sur une pierre gravée, trouvée dans un ancien *tumulus* américain et sur l'idiome libyen, lue à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, le 7 novembre 1845. Broch. gr. in-8° avec une planche, ainsi que la TROISIÈME NOTE (*Bulletin* de juillet-août 1858).

connaissez que, pendant le cours des siècles, des objets d'origine étrangère et de haute antiquité ont pu ou dû être transportés par les vents et les courants, de l'ancien continent dans le nouveau monde. Il était impossible qu'un esprit aussi éclairé que le vôtre eût nié la possibilité d'un fait que le seul bon sens rend plus que vraisemblable.

Certes ceux qui croient que la civilisation progressive des Américains est l'ouvrage des aborigènes eux-mêmes, que leurs types physiques leur appartiennent en propre comme le caractère de leurs idiomes; enfin qu'ils ne doivent qu'à eux leurs arts, leur industrie et leur avancement social, ceux-là, dis-je, seraient intéressés à nier l'existence de la *pierre écrite de Grave-Creek-Mound*.

Dans l'opinion que, pour mon compte, j'ai embrassée et professée de tout temps, savoir que les populations américaines, en vertu des facultés inhérentes à toutes les races de la famille humaine, ont marché comme les autres dans la voie du progrès, il faudrait rejeter systématiquement comme apocryphes tous les ouvrages de ce genre; mais serait-ce là marcher dans la voie de l'observation, de la bonne critique et de la vérité? N'est-il pas préférable d'accepter sans prévention, sans idée préconçue les faits qui se présentent, pourvu qu'ils soient avérés, attestés par des personnes dignes de foi, et qu'il n'existe aucune preuve de fausseté, de fabrication mensongère, d'impossibilité matérielle. Chacune des deux théories qui sont en présence ne peut, en effet, se prévaloir que d'arguments du genre positif; elles ne peuvent se contenter de simples conjectures, elles doivent s'appuyer enfin sur l'observation directe.

Maintenant, comment veut-on expliquer et l'existence de la pierre écrite, et le silence du D<sup>r</sup> Morton? Cette pierre paraît être un grès semblable à la roche des environs du *tumulus*. Est-ce un grès unique sur la surface de la terre, et ce grès est-il étranger à l'ancien continent? On ne pourrait le dire, car on sait qu'après la pierre calcaire il n'y a pas de roche plus commune que le grès et ses variétés; l'hypothèse serait donc gratuite; en second lieu, le savant docteur Morton aurait-il craint de citer un monument à la réalité duquel il ne croyait pas? Mais c'est encore là une simple supposition et contraire à sa renommée. C'est avec raison, savant ami, que vous vantez sa loyauté en matière de critique comme en tout autre sujet, et j'aurais eu grand tort d'accepter l'insinuation du journal américain. Alors, s'il avait eu des soupçons, pourquoi aurait-il craint de les exprimer? Qui aurait pu s'en plaindre venant d'une plume aussi impartiale, aussi respectable? Qu'il ait décrit tout le reste du *tumulus*, même avec détail, même tout ce qu'il renfermait, sans parler de la pierre, s'ensuit-il qu'il la croyait fabriquée sur les bords de l'Ohio? Nullement; il y a à ce silence une cause toute simple et à laquelle on n'a pas pensé; nous le verrons tout à l'heure.

Quoi! la pierre aurait été taillée dans le grès de l'Ohio, gravée avec le soin, le fini que l'on sait; couverte de caractères parfaitement conformes à ceux qui existent sur l'inscription bilingue de Thugga, à ceux qu'on voit gravés sur les rochers de l'Afrique septentrionale, à ceux qui sont probablement en usage en Libye depuis un temps immémorial! Et où le faus-

saire aurait-il pris, en 1838, le modèle de son travail? Les signes dont il s'agit étaient peut-être alors tout à fait ignorés en Amérique, rares d'ailleurs, comme ils le sont, dans l'ancien continent lui-même. Presque toujours, un faussaire se décèle par quelque inadvertance; ici le travail est absolument correct et annonce une main exercée, familiarisée avec cette écriture. Croyez-vous sérieusement, savant ami, qu'il se soit trouvé sur les bords de l'Ohio un homme capable de prendre une telle peine et d'y si bien réussir, et d'introduire à propos, dans le *tumulus*, la pierre son ouvrage, juste à point nommé, au moment de la découverte des restes humains qui y étaient ensevelis; croyez-vous que la description qui a été donnée en 1838, à l'instant même de l'ouverture du *tumulus*, des fouilles qu'on y a faites verticalement et horizontalement, des chambres qui y avaient été pratiquées à une époque inconnue, des deux squelettes qu'on y a trouvés, des ornements placés tout auprès du principal, grains de colliers, coquilles, bracelets, plaques de mica, objets d'ivoire, etc., et au milieu desquels était la  *Pierre écrite*; vous paraît-il enfin vraisemblable que cette description soit sans réalité, ainsi que la pierre elle-même, et ait trompé jusqu'à une douzaine de savants et de littérateurs américains ou étrangers?

Reste toujours ce fait sur lequel on argumente aujourd'hui : pourquoi le Dr Morton n'a-t-il rien dit de la pierre de Grave-Creek-Mound ?

Ce fait n'est pas inexplicable. C'était pour la première fois qu'une observation de cette espèce venait se produire; le petit monument dont il s'agit était sans

précédent ; il y avait là une sorte d'étrangeté qui a pu embarrasser le savant physiologiste. Ne trouvant pas tout de suite une explication plausible, il a préféré garder le silence jusqu'à ce qu'il eût trouvé la solution de ce problème. L'idée très simple que j'ai eu la hardiesse de produire ne lui sera pas venue apparemment à l'esprit ; cette idée, je l'ai exposée plus haut : un chef africain, jeté par les vents sur la côte américaine par le 40° degré nord, aura été enseveli dans le *tumulus* avec tout ce qui lui appartenait.

Si M. de Hass, à la séance de la Société ethnologique de New-York, ou plutôt le journal américain qui en rend compte, a prêté à cette société une opinion qui n'est pas la sienne, c'est un tort sans doute ; si l'on vous a prêté à vous-même, savant ami, un jugement qui n'est pas le vôtre, c'est certainement aussi une faute que je regrette infiniment et que j'étais loin de soupçonner ; mais l'on ne saurait en rien inférer contre les réflexions que je viens d'exposer.

Quant à la personne de M. de Hass et à celle de M. Tomlinson (le propriétaire du *tumulus*), je dois naturellement m'abstenir, d'autant plus que la question scientifique vient d'être traitée en dehors de toute considération personnelle. En résumé, je dois vous remercier de m'avoir fourni l'occasion de développer les motifs de l'opinion que je m'étais formée sur cette intéressante matière, laquelle touche de près au sujet si important de l'origine de la population et de la civilisation américaines.

Agréer, etc.

JOMARD.

---